

ÉLOGE

DE M. DE BEAUVAU,

L'UN DES QUARANTE DE LA CI-DEVANT
ACADÉMIE FRANÇAISE,

*Prononcé à une Séance publique de la 2^e. classe
de l'Institut, le 12 thermidor an 13,*

PAR M. DE BOUFFLERS,

MEMBRE DE LA CLASSE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE DE L'INSTITUT NATIONAL.

A PARIS,

Chez XHROUET, imprimeur, rue des Moineaux, n^o. 423;

DÉTERVILLE, rue du Battoir, n^o. 16;

LENORMANT, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxer-
rois, n^o. 42;

PETIT, palais du Tribunat, galerie de pierre, n^o. 229,
près la galerie vitrée.

M DCCC V.



E L O G E

DE M. DE BEAUVILLE

PAR M. DE BEAUVILLE
ACADEMIE FRANÇAISE

Prononcé dans la séance publique du 12
mars 1803, le 12 mars 1803.

Nota. On a rempli les formalités prescrites par la
loi du 19 juillet 1793, pour assurer aux auteurs la pro-
priété de leurs écrits.

MEMBRE DE LA CLASSE DE LA LANGUE FRANÇAISE DE L'INSTITUT NATIONAL

A PARIS.

Chez Ximouret, imprimeur, rue des Minimes, n. 16;
Détremble, rue du Battoir, n. 16;
Lefort, rue des Petites-Écoles, n. 16;
Petit, Palais du Tribunal, galerie de pierre, n. 16;
Près la galerie vitrée.

M DCCC V

ÉLOGE

DE M. DE BEAUVAU.

MESSIEURS,

Lorsqu'après une longue et pénible léthargie l'ancienne Académie française a, pour la première fois, entendu la voix qui lui ordonnoit de renaître, ses yeux reconnoissans se sont d'abord tournés vers celui qui venoit de les rouvrir ; puis, jetant autour d'elle un regard douloureux, elle a cherché inutilement plusieurs hommes recommandables, qu'à son dernier soupir elle comptoit encore parmi ses membres. Hélas ! ils ne se sont point relevés avec elle ! et alors, nous qui leur survivons, nous avons cru entendre les mânes de ces confrères, depuis si

dignement remplacés, réclamer du fond de la tombe les honneurs que chacun d'eux avoit rendus à celui qui l'avoit précédé. Le temps est venu d'acquitter cette dette religieuse, et de remplir envers ces ombres négligées un devoir plus cher à nos cœurs que nécessaire à leur mémoire.

Vous m'avez choisi, Messieurs, pour vous parler de M. de Beauvau; c'étoit deviner mon vœu, mais présumer de mes forces. Cette tâche honorable auroit même offert moins de difficultés à tout autre qu'à moi; et, pendant mon travail, le même sentiment qui me pressoit m'a plus d'une fois retenu. Aujourd'hui cependant, prêt à payer solennellement ce tribut d'une piété presque filiale envers un homme à qui son indulgence pour moi, et ma vénération pour lui, m'attachoient encore plus que les nœuds de la parenté la plus rapprochée, j'éprouve, avec une sorte de surprise, qu'il y a des jouissances pour la tristesse, et que les mêmes souvenirs qui ont produit de longs regrets peuvent aussi les adoucir.

Nous trouvons je ne sais quel charme à parler de ceux que nous avons pleurés. En nous peignant vivement ce qu'ils étoient, nous oublions quelquefois qu'ils ne sont plus, et nous

croions les voir reparôître, évoqués par l'amitié. Que ne puis-je me flatter de produire ici la même illusion, et de faire revivre, pour un moment du moins, au milieu de cette assemblée, un homme qui auroit eu tant de plaisir à s'y trouver, qui regardoit ses confrères (vous le savez) comme autant de frères, et qui reconnoîtroit encore parmi vous, Messieurs, des amis heureux de l'y revoir !

Quelques événemens de sa vie, auxquels j'ajouterai quelques traits de son caractère, suffiront à son éloge ; et la vérité, que sans doute vous me recommandez, servira mieux ma tendresse que l'exagération.

M. de Beauvau, fils de M. de Craon et de M^{lle}. de Ligneville, naquit à Lunéville en 1720 ; il y fut élevé au milieu d'une famille nombreuse, à la cour et sous les auspices de Léopold, le meilleur et le plus sage des princes de son temps. Ce grand homme, appelé à régner sur un pays ravagé, sut en écarter le fléau de la guerre ; et, pendant que l'Europe autour de lui étoit en armes et en feu, on vit refleurir ses Etats à l'ombre des ailes de son génie. Aussi n'a-t-il besoin ni de monumens, ni d'historiens, puisqu'il vit et qu'il vivra toujours en Lorraine sous le nom du *bon duc*, et que, d'âge en âge, les fils

y apprennent de leurs pères à ne prononcer ce nom qu'avec l'accent de la reconnoissance et du regret.

Un enfant élevé au sein d'une famille animée de l'esprit d'un tel protecteur, auroit pu concevoir des inclinations pacifiques ; mais l'enfant de M. de Craon savoit qu'il étoit destiné au métier des armes , ou plutôt il le sentoit. Il entroit dans sa quatorzième année lorsqu'il vit partir M. de Ligneville, frère de sa mère, pour une campagne qui , en le couvrant de gloire à Colorno, devoit terminer sa vie. Ce noble guerrier , l'honneur de son pays , ressembloit aux héros des romans , et il ne lui manqua que de vivre pour égaler ceux de l'histoire. Le jeune Beauvau , épris des grâces chevaleresques de son oncle , enflammé du désir d'égaler ses exploits, sent redoubler son ardeur en le voyant voler à de nouveaux périls, et veut tout quitter pour le suivre. Ce fut la première fois que ses parens eurent besoin de leur autorité sur un fils jusque-là si tendre et si docile. Ses maîtres lui sont devenus odieux , les études sont abandonnées , les leçons oubliées, les livres fermés, et l'enfant est sourd à tout ce qui ne lui parle pas de guerre.

M. de Beauvau n'a pas besoin que je lui

fasse honneur du premier élan d'une passion si commune à cet âge, où l'on ne voit ordinairement dans la guerre qu'un exercice du corps et un délasement de l'esprit, et où tout écolier voudroit toujours courir à l'ennemi pour fuir son précepteur. Le chagrin ne dura que ce que durent des chagrins de quatorze ans. D'agréables distractions, des voyages instructifs le firent oublier, et la guerre de 1740 va bientôt prouver que la première passion du jeune Beauvau n'avoit fait que croître avec lui.

Il venoit d'être nommé colonel du régiment des gardes du roi Stanislas de Pologne, devenu beau-père de Louis XV, et duc de Lorraine; mais comme ce régiment devoit rester à Lunéville auprès du roi, M. de Beauvau ne voulut point perdre, dans un service tranquille, de belles années qu'il étoit pressé de mieux employer. Il pensa que Stanislas, dans sa jeunesse, auroit préféré les hasards au repos; il fit ce que Stanislas auroit fait, et il aima mieux l'imiter que le servir.

On lui permit de faire la campagne comme volontaire attaché à la personne de M. le maréchal de Bellisle qui commandoit en Bohême, conjointement avec M. le maréchal de Broglie. Notre armée, d'abord victorieuse,

étoit, à cette époque, renfermée par l'habileté du prince Charles de Lorraine dans cette même ville de Prague, qui avoit été peu auparavant le théâtre de notre gloire, et s'y voyoit menacée des plus tristes extrémités. M. de Bellisle, presque uniquement occupé des moyens de la faire vivre et de la sauver, n'offroit, à la volonté de son jeune aide-de-camp, que bien peu d'occasions de se signaler; M. de Beauvau prit le parti de se faire aide-de-camp de tout ce qui marchoit à l'ennemi. Cette ardeur entraînante, cette taille avantageuse, cette figure noble et assurée qu'on remarquoit toujours dans les premiers rangs des combattans, l'eurent bientôt fait connoître de toutes les troupes; elles ne voyoient encore qu'un soldat, mais ce soldat annonçoit un chef, et valoit un drapeau; cependant les Autrichiens commençoient à serrer la place, et leurs progrès décidèrent enfin les maréchaux à commander une sortie vigoureuse. On fait un détachement de tous les grenadiers de l'armée, on y joint le corps des carabiniers qui combattoit à pied, et qu'on appeloit le bataillon sacré; ces deux troupes émules, étoient prêtes à donner ensemble : tout à coup, en avant du front, un guerrier, semblable à ceux du Tasse ou de l'Arioste, fixe tous les regards; c'étoit

M. de Beauvau : on s'élance à sa suite dans les tranchées, on encloue, on renverse les batteries, on détruit en un instant les travaux d'un mois, et l'ennemi, forcé à la fuite, laisse trois mille hommes sur le champ de bataille ; jour glorieux au milieu d'un temps de crise, et qui prouva du moins que nous étions toujours des Français. Le prince Charles, de son côté, ne se décourage point, et continue le siège. L'obligation imposée à nos généraux de se concerter entre eux, entravoit leur marche ; leur inquiétude réciproque s'opposoit à tous les grands partis, l'ennemi en profitoit, et le siège avançoit. Enfin, les maréchaux, accordés de nouveau par la nécessité, commandent une sortie plus nombreuse que la première ; elle se fait en plein jour. Il seroit inutile de dire que tout réussit ; les Français étoient cette fois menés à la française ; ils reviennent donc triomphans : cependant on remarque de l'abattement sur le visage des carabiniers ; on leur en demande la cause ; ils répondent, en montrant M. de Beauvau sur un brancard porté par leurs camarades, *c'est que le jeune brave est blessé*. Plus les Français méritent ce nom, plus il est beau de le mériter entre eux. La blessure étoit grave, le traitement fut long, mais le temps n'en

fut point perdu; des lectures utiles, des conversations intéressantes, des études suivies trompèrent l'impatience du blessé; toutes ses occupations, tous ses entretiens avoient l'art militaire pour objet, et ce n'étoit qu'en apprenant son métier, qu'il pouvoit se consoler de ne le point faire.

La campagne finie, M. de Beauvau revient à Paris, brillant de toutes les grâces de la jeunesse auxquelles sa réputation ajoutoit encore plus d'éclat. Paris offroit alors, peut-être même offre-t-il encore aux officiers français presque autant de dangers que la guerre, et la fleur de nos camps y rencontroit plus d'une Armide: il paroît qu'il n'en fut pas ainsi pour le jeune officier dont je parle; il ne méprisoit point les plaisirs, mais il savoit les allier avec l'étude, et songeoit plus à son instruction qu'à son amusement. De toutes les connoissances qu'il fit à cette époque inquiétante de sa vie, ce fut celle de M. de Montesquieu qui l'intéressa le plus; leur âge étoit bien différent; mais l'immortel Montesquieu avoit accoutumé son esprit à lire dans l'avenir; il prévint M. de Beauvau, et le distingua de ses jeunes contemporains, comme, parmi les fleurs d'un verger, un œil connoisseur distingue celles qui porteront des fruits.

Revenons avec lui dans les camps dont il ne

s'est jamais éloigné qu'à regret ; il va s'y montrer enfin , à la tête d'un régiment , celui des gardes de Stanislas , que ce bon roi se seroit reproché de retenir plus long-temps auprès de sa personne , lorsqu'il pouvoit être utile au roi son gendre. M. de Beauvau se rend d'abord en Allemagne ; il y voit de trop près à Dettingen les sages mesures du maréchal de Noailles dérangées par la fougue imprudente du duc de Grammont. D'Allemagne, il passe en Italie, où, d'un côté, la maison d'Autriche avec le roi de Sardaigne, de l'autre, la France avec l'Espagne soutenoient d'anciennes querelles sans jamais les terminer. On sait que de tout temps les puissances belligérantes de l'Europe avoient choisi cette belle contrée pour servir comme d'arène à leurs sanglans tournois ; mais la renommée, dont toutes les voix suffisent à peine à répéter les derniers prodiges de nos armées en Italie, semble avoir oublié tous les autres faits d'armes que jusqu'alors on y avoit admirés ; je me permettrai cependant de rappeler à votre mémoire, Oneille, Villefranche, le Col-de-Tende, Mont-Alban, la Turbie, Pierre-Longue, Desmon, Coni...., sans compter beaucoup d'autres postes qu'on disoit inaccessibles jusqu'à ce que nous les eussions emportés l'épée à la main ; j'ajou-

terai seulement que dans toutes ces occasions l'exemple de M. de Beauvau rendit son régiment l'exemple de l'armée, et que l'armée elle-même, au milieu des succès balancés de cette guerre, montra dès lors à l'Italie qu'elle seroit digne d'y reparoître un jour sous les drapeaux du premier des capitaines.

L'hiver, qui alors, et surtout dans les Alpes, séparoit les combattans les plus acharnés, permit à M. de Beauvau de retourner à Paris. Ce fut pour lui l'époque d'un premier mariage, qui, en l'unissant à une épouse aussi aimable que vertueuse, le rendit le plus heureux des pères.

Le printemps revient et ramène en Italie les horreurs de la guerre au milieu des beautés de la nature; on se propose de passer la Bormida; il faut pour cela se rendre maître du pont Cassal-Bayane, et M. de Beauvau est honoré de la commission; le pont étoit défendu par de bons retranchemens, beaucoup de troupes et une artillerie formidable. M. de Beauvau se ressouvient de la tranchée de Prague; ce n'est plus un volontaire, c'est le chef lui-même qui, accompagné du jeune chevalier de Beauvau son aimable et valeureux frère, s'élance par les embrasures des canons; quelques officiers,

quelques grenadiers le suivent de près , et l'armée passe la Bormida.

Cependant la fortune de la guerre , qui ne voyoit point encore parmi nous l'homme fait pour la fixer , se retourne du côté du roi de Sardaigne. Un changement de règne en Espagne paroissoit avoir influé sur la politique et refroidi notre alliance ; joignez à cela quelques mésintelligences trop ordinaires entre des armées combinées , quelques discordes entre les généraux , en voilà plus qu'il n'en faut pour perdre des batailles ; mais dans ces temps nébuleux l'étoile de M. de Beauvau brille encore par intervalles. Son brave régiment ferme presque toutes les arrières-gardes , arrête les poursuites , rétablit quelquefois le combat et change du moins les déroutes en retraites. . . . De plus beaux jours ne tarderont point à luire , et c'est en partie à lui qu'on les devra. Bientôt vous le verrez chargé d'une grande expédition , faire passer le Pô à quinze mille hommes sous les yeux de vingt-cinq mille ennemis réduits à admirer sa manœuvre. Elle a été suivie de la bataille de Parme , où le régiment de M. de Beauvau , commandé sous ses yeux par son brillant frère , paya la victoire de presque tout le sang

de ses officiers et de ses soldats. Que la victoire est belle, mais qu'elle est chère!

La paix revient enfin en 1748 : l'Europe respire ; elle en a souvent besoin. Le père et la mère de M. de Beauvau, attachés à l'empereur, étoient restés en Toscane, tremblans au milieu des honneurs qui les environnoient, sur les destinées d'un fils pour qui chaque feuille des annales de ces guerres augmentoient leur tendresse, leur orgueil et leur inquiétude. Ses intérêts le rappeloient à Versailles, son cœur le ramène à Florence : il y trouve M. de Craon son père, un des hommes les plus instruits et peut-être le plus aimable homme de son temps, entouré des plus beaux esprits d'Italie, les Serati, les Venuti, les Nicolini, les Buon-Delmonte. M. de Beauvau ne parut pas plus déplacé parmi ces hommes illustres, que parmi ses compagnons d'armes : tous l'avoient connu pendant un premier voyage qu'il avoit fait en Italie ; tous avoient annoncé son mérite, et tous voyoient avec transport leurs prophéties accomplies. En effet, au milieu de tous les devoirs et de toutes les distractions de la guerre, M. de Beauvau ne perdit jamais les belles-lettres de vue. On a pu juger qu'il n'avoit que des loisirs bien

courts à leur donner ; mais le temps de ces loisirs , il le passoit entre Cicéron , Tite - Live , Tacite , Montagne , Virgile , le Tasse , l'Arioste , Racine , Boileau , Voltaire. Il faisoit , de la plupart de ces lectures , non un délasement , mais une étude ; et qu'on ne croie point que ces paisibles occupations , au milieu de cette vie tumultueuse , amollissent les cœurs ; non , le guerrier qui cultive son esprit , polit ses armes. Les premiers hommes d'Italie virent aussi que le métier des armes ne nuit point aux grâces de l'esprit ; et , malgré la résistance de M. de Beauvau , ils l'obligèrent à prendre une place dans la première de leurs Académies : c'étoit celle Della - Crusca , dont le Dictionnaire , fruit de longues méditations et de discussions profondes , prouveroit aux ignorans (si on pouvoit leur prouver quelque chose) que le travail d'un corps littéraire pourroit bien ne pas être absolument inutile.

De retour en France , après avoir passé à Paris et à Versailles le temps nécessaire pour n'y être point oublié , il revient enfin en Lorraine avec cette émotion douce que tout homme honnête éprouve à l'aspect de son pays natal , lorsqu'il l'a quitté jeune encore et qu'il y reparoit pour la première fois après une

longue absence. Comment revoir avec des yeux indifférens cette terre sacrée qui nous a reçu des mains de la nature, et ces murs paternels, et ce toit nourricier, et ces champs, ces bois, ces prés, ces montagnes, ces ruisseaux, et tous ces objets divers sur qui nous avons essayé nos premiers regards? Comment ne pas être attendri en nous retrouvant parmi les témoins de nos jeux, les compagnons de nos plaisirs innocens et ces hommes de toutes classes qui, peut-être, ont caressé notre enfance? Tels étoient les sentimens que M. de Beauvau a toujours conservés et qu'il a constamment prouvés à une patrie dont il fut toute sa vie l'idole; il y étoit rappelé alors par un père et une mère revenus depuis peu dans leurs foyers, et qui auroient payé un jour de sa présence, d'une année de leur vie. Il se retrouvoit au sein d'une famille assez aimable pour lui faire oublier le reste du monde, sans compter une société d'hommes et de femmes que Paris même auroit enviée à la Lorraine, et dont aucun autre pays, aucun autre âge, peut-être, n'offriront un second exemple. Heureuse contrée ! où l'immortel Stanislas couloit enfin des années sereines après tant d'années orageuses..... Une voix plus éloquente vous a parlé dans cette même enceinte

de sa grandeur d'âme, de sa vertu, de son économie, de sa magnificence, des monumens qu'il a élevés, des dons qu'il a répandus, de cet amour sans bornes, de cette sollicitude sans terme, qui s'étendoient jusqu'à la dernière postérité de ses nouveaux sujets. Je me contenterai donc d'attester ce que nous avons tous applaudi, car je ne pourrois que le répéter ou l'affoiblir.... mais, j'ai vu dans Stanislas plus d'un grand homme; et, après avoir contemplé avec vous le prince dans son conseil, il me resteroit à vous peindre le sage dans ses foyers. Que ne puis-je vous le montrer entouré plutôt d'enfans adoptifs que de courtisans, souriant à nos hommages, à nos soins, aux efforts que nous faisons pour embellir ses jours, les plus beaux des nôtres..... Vous nous verriez nous-mêmes dans le tableau plus attendris encore qu'empressés; essayant tous à l'envi de lui plaire, non parce que nous dépendions de lui, mais (le dirai-je) parce qu'il nous plaisoit, parce que nous l'aimions, parce que nous sentions qu'il nous aimoit. Sans doute l'intérêt rassemble des hommes de tous rangs auprès de tous les princes, la reconnoissance les retient auprès de quelques-uns; auprès de celui-là on étoit distrait de l'intérêt, on l'étoit même de la reconnoissance,

et sa bonté faisoit oublier jusqu'à ses bienfaits. Hélas ! nous jouissions d'un bonheur que nous n'avons mesuré qu'en le perdant. Chacun se croyoit chez soi, et nous étions chez lui..... Il ne m'est point permis de nommer tout ce qui ajoutoit aux charmes de cette cour patriarcale ; mais Voltaire , Montesquieu , Saint-Lambert, le président Hénault, M^{me}. du Châtelet, M^{me}. de Grammont, M. de Tressan, et des hommes et des femmes dignes d'entrer dans cette brillante élite, y formoient comme un cercle rayonnant de lumière, dont le plus aimable des sages étoit le centre ; et la réunion de tant de nobles délices avoit fait de Lunéville un séjour si différent du reste du monde, qu'en y pensant, je crois plutôt me ressouvenir de quelques pages d'un roman impossible à oublier, que de quelques années de ma vie.

C'est dans cette cour sans intrigues, sans jalousie, et même sans affaires ; c'est dans cette école du goût, de la grâce, du bon esprit, dans cet asile de la bonhomie et de la paix, que M. de Beauvau aimoit à se délasser quelquefois de Paris et de Versailles, lorsque la guerre de sept ans interrompit ses occupations et ses loisirs. Elle a commencé par le siège de Mahon, où M. de Beauvau, chargé de l'attaque
la

la plus décisive, celle du centre partagea la gloire de l'assaut avec nos plus vaillans soldats. Il en étoit estimé (car le soldat est bon juge), et il avoit su, peu auparavant, leur marquer l'estime qu'il leur rendoit. Le fait est connu; cependant il est bon de le rappeler, et d'en donner l'honneur à qui il appartient. Le vin, dans l'île de Minorque, est très-fort et à très-bas prix; à ces deux titres, il plaisoit doublement à nos troupes; mais l'indiscipline, compagne de l'ivresse, alloit toujours croissant, et pouvoit même influencer sur le succès de l'expédition; les reproches, les défenses, les punitions étoient sans effet; M. de Beauvau, consulté là-dessus par M. de Richelieu, lui conseilla de mettre à l'ordre que ceux qui s'enivreroient, ne monteroient point à l'assaut. Le conseil fut suivi, et, de ce moment, on ne vit plus un homme ivre dans le camp; preuve évidente que les moins sobres de nos soldats aiment encore mieux la gloire que le vin.

Profondément affecté d'un passe-droit qu'il éprouva peu après la prise de Mahon, M. de Beauvau refusa de l'emploi dans l'armée d'Allemagne, pour ne pas s'y trouver aux ordres d'un général qu'il auroit dû commander. S'il est permis de céder en pareille circonstance,

aux caprices impérieux de l'honneur, c'est à celui qui en a toujours si rigoureusement accompli toutes les lois. Il cherche des consolations à une armée que nous avions alors en Bretagne, et où il obtint d'être employé en qualité de maréchal-des-logis. Bientôt après, cette armée n'ayant point été mise en activité, son zèle, plus fort que son chagrin, le ramène à l'armée d'Allemagne; mais, fidèle à sa résolution de n'y accepter d'emploi qu'après avoir repris son rang, il y reparoît en qualité de simple volontaire, et voici à ce sujet le témoignage d'un juge irrécusable. M. le maréchal de Broglie, au bas d'une lettre qu'il écrivoit au roi sur le champ de bataille de Corbach, ajoute : « M. de Beau-
»vau est arrivé au moment du combat, c'est
» un aide-de-camp d'une nouvelle espèce, il
» est aussi bon pour le conseil que pour l'ac-
» tion ». On peut juger, d'après ces lignes écrites d'une main victorieuse, que, dans toutes les vicissitudes de cette guerre, M. de Beauvau ne manqua pas l'occasion d'un bon conseil ou d'une belle action; mais les bons conseils ne sont guère utiles qu'à ceux qui pourroient eux-mêmes les donner, et les belles actions ne servent pas plus dans les batailles perdues, que l'or dans les naufrages.

Enfin, en 1762, la France envoie à l'Espagne un secours de douze mille hommes contre le Portugal, et M. de Beauvau le commande. Sourire trop passager de la fortune ! il arrive avec des connoissances qui étonnent, et des plans qui effraient le cabinet de Madrid ; et comme, par ses instructions, il étoit malheureusement assujéti à la plus scrupuleuse subordination envers un général qui se défioit de la supériorité de son inférieur ; il trouve partout des obstacles, partout des dégoûts ; l'ardeur du général français, enchaîné au flegme du général espagnol, éprouve le supplice de Mézence, et la vertu de M. de Beauvau lui devient d'autant plus nécessaire, que ses talens lui sont plus inutiles.

Il espéroit néanmoins être consolé de tant de contradictions, par une armée de vingt-cinq mille hommes qu'il devoit commander, la campagne d'après, dans les Algarves, et qui, entièrement à sa disposition, ne se seroit point ressentie de la paralysie de la campagne précédente. Tel étoit son espoir, lorsque la paix, changeant de nouveau la face des choses, vint fermer pour lui une carrière où son âme s'élançoit par un attrait irrésistible, et où il croyoit modestement n'avoir fait que préluder. Je ne réponds pas qu'il n'ait éprouvé quelques regrets en voyant

disparoître ce beau fantôme de gloire vers lequel il s'étoit toujours avancé, et qui sembloit enfin s'avancer vers lui ; mais comment s'affliger du bien du monde ? Non, il reconnoît bientôt que, si un homme d'honneur se permet rarement de désirer la paix pendant la guerre, un homme de bien doit encore moins regretter la guerre au moment de la paix.

Un tel homme n'étoit point de ceux qui demeurent oisifs. On avoit trop besoin des services qu'il pouvoit rendre, il avoit trop besoin du bien qu'il pouvoit faire. Il fut donc nommé d'abord au commandement de Guienne ; cette province s'attendoit, sur la réputation de M. de Beauvau, à voir seulement un guerrier ou un courtisan ; elle voit un administrateur, un magistrat, un ami rigide du bon ordre, un réformateur austère de divers abus qui l'indignoient d'autant plus, qu'il n'eût tenu qu'à lui d'en profiter. A peine a-t-il paru, que mille usurpations secrètes sont abolies ; les permissions de port d'armes cessent d'être une branche de revenu pour qui les accordoit, et les dons que les villes avoient coutume d'offrir à chaque nouveau commandant, y sont appliqués à des établissemens de charité. Quant au reste, le commerce délivré de beaucoup d'en-

traves, les préposés assujétis à un service plus régulier, le parlement lui-même, averti des limites où il doit se renfermer, suffisent aux deux ou trois mois que M. de Beauvau passa dans ce commandement; il le quitta pour celui de Languedoc, emploi de confiance encore plus que d'z faveur, et qui, en ouvrant un champ plus vaste à ses talens pour l'administration, lui présentait en même temps des devoirs plus importants et plus épineux.

Les guerres de religion étoient étouffées, les haines ne l'étoient point. Les cendres des Cévennes fumoient encore; l'esprit de persécution d'un côté, l'esprit de vengeance de l'autre se servoient réciproquement de motifs, et ressembloient à deux poignards qui s'aiguisent par le frottement. Eh! quel exemple offrit alors M. de Beauvau! Qu'il est beau de voir un homme de guerre devenu un homme de paix occupé à calmer d'une part les esprits trop échauffés, à combattre de l'autre des principes trop sévères, et à plaider en secret la cause d'une classe d'infortunés, dont les pères, échappés aux massacres et aux proscriptions, ne leur avoient laissé pour tout héritage que l'industrie, la croyance et le malheur de leurs ancêtres; mais aussi, en les défendant à leur insçu des vexa-

tions dont un zèle, soit trompé, soit trompeur, est toujours prodigue, il savoit mesurer sa protection pour qu'elle ne devînt pas un titre à des préventions prématurées, ou à de vagues projets de représailles. Je l'ai vu remplir ce rôle sublime, je l'ai vu placer l'égide de la sagesse entre l'intolérance et l'indignation. La persuasion étoit à la fois le supplément et l'adoucissement de son autorité; il n'ordonnoit point, il inspiroit; et le respect que ses vertus commandoient, devenoit une religion commune aux deux partis.

Un événement remarquable dans la vie de M. de Beauvau, fut la disgrâce de M. de Choiseul son proche parent et son ami particulier, cet homme célèbre, sur qui l'on peut avoir deux avis, mais dont le nom, prononcé même par la critique, rappellera toujours un esprit étendu, un caractère noble, un ministre passionné pour la gloire de son pays.

Divers troubles intérieurs, que l'ascendant de M. de Choiseul avoit comprimés, ne tardèrent pas à éclater après sa retraite. Les parlemens déplaisoient au ministère; un lit de justice les cassa. Dans cette imposante cérémonie, M. de Beauvau, quoique particulièrement attaché à la personne du monarque, et par un

dévouement bien connu et par sa place de capitaine des gardes, pensa (ce qui étoit rare pour le temps) qu'il appartenoit à la France avant que d'appartenir à la cour, et qu'il se devoit aux véritables intérêts du roi plus qu'aux passions de ses conseillers. Il refusa son assentiment à la dissolution du seul corps qui pût, dans ces temps d'inquiétude, rassurer la nation contre le ministère, et il résista comme un homme clairvoyant que des aveugles essaieroient d'entraîner.

Après une pénible inaction, pendant laquelle sa santé, cruellement dérangée, et de longues douleurs ne donnèrent que trop d'exercice à son courage, M. de Beauvau, environ un an avant sa promotion à la première dignité militaire, fut nommé par Louis XVI au gouvernement de Provence, où, contre l'usage presque général du royaume, le gouverneur avoit quelques fonctions à remplir. Il s'y dévoua selon sa coutume, et il fit, pour cette province, moins qu'il n'eût voulu sans doute, mais plus qu'on n'auroit osé espérer. Divers projets relatifs à l'administration, à la culture, au commerce, à la navigation, aux communications, à l'embellissement du pays, furent présentés, lus, discutés, adoptés; quelques-uns même reçurent

un commencement d'exécution ; et souvent , dans ces occasions , des fonds refusés , ou trop lentement versés par le gouvernement , étoient offerts et fournis par le gouverneur. A des qualités aussi grandes , à des intentions aussi paternelles , que manquoit-il ? Rien , sinon d'être soutenues par un pouvoir moins chancelant , et surtout de se montrer dans des jours moins voisins du plus effrayant des orages.....

Il est passé l'orage : ne renouvelons point nos douleurs en nous rappelant nos misères ; contentons-nous de plaindre un aussi bon Français , d'avoir assez vécu pour voir l'agonie de la France , et trop peu pour jouir de sa résurrection.

Arrêtons-nous ici, Messieurs, et jetons un coup d'œil rapide sur l'homme dont vous avez voulu consacrer la mémoire. Qui ne seroit frappé de ce long enchaînement de devoirs tous remplis au delà de leur mesure , de cette suite non interrompue de services importants , mais toujours trop foibles au gré de son zèle ? Ne le voyez-vous pas dans toutes ses actions d'accord avec lui-même , d'accord avec les temps , d'accord avec les circonstances ? Impatiente à son début , sa valeur , d'année en année , devient plus utile sans être moins brillante. Sa raison prématurée s'éclaire avec l'âge ;

une courageuse prudence assure sa marche au delà du milieu de la route , la sagesse et la constance le soutiennent à son déclin.....; conformité remarquable avec sa figure même, qui a successivement offert à tous les regards comme une suite de modèles pour tous les âges : agréable dans la première jeunesse , noble et calme dans les années qui ont suivi , grave et douce dans l'âge mûr , respectable , mais toujours belle dans la saison plus avancée..... , et la vieillesse même , au lieu de la déformer entièrement , n'a fait qu'y graver , pour ainsi dire , l'empreinte auguste de la sagesse et comme l'histoire d'une belle vie.

Je viens de dire ce qu'il a fait , je vais dire ce qu'il a été ; et , après avoir raconté l'histoire de sa vie , je révélerai les secrets de son cœur. L'homme moral n'est point dans ce qu'il fait ; il est dans ce qu'il veut. Souvent les traits qu'on a le plus exaltés perdroient bientôt leurs admirateurs , si une lumière redoutée en dévoiloit tout à coup les vrais motifs ; car , hélas ! le bien même n'a pas toujours été fait pour le bien. Ici , au contraire , les actions les plus simples recevraient du sentiment soutenu qui les inspirait , un prix qui ne pourroit que s'accroître avec les lumières

des juges. Eh ! quel juge plus sévère pourroit-on donner à cet homme si rare , que son propre cœur ; que cet amour de la perfection qui n'étoit pas encore satisfait après le devoir rempli ; que cette crainte généreuse de trop présumer de lui , qui le montrait toujours à lui-même au-dessous de ses véritables proportions , et qui , dans sa tendance au bien , sans arrêter son élan , l'excitoit à redoubler son effort ! Ajoutez à cela le besoin d'être toujours juste , qu'il sentoit plus vivement que le commun des hommes ne sent le besoin qu'on soit juste envers eux ; cette bienveillance innée pour tous ses semblables , que jamais un être foible ni un être souffrant n'ont réclamée en vain ; cette noble disposition aux sacrifices les plus difficiles , qui souvent lui faisoit goûter le plaisir peu connu de prononcer contre lui dans sa propre cause ; cette inquiétude héroïque pour tous les hommes confiés à son autorité , qui , à la guerre , le rendoit aussi économe du sang de ses soldats que prodigue du sien , et sembloit lui faire ambitionner le privilège exclusif du danger.

En méditant sur un homme aussi différent de ceux qu'on appeloit improprement ses pareils , je me suis quelquefois demandé à moi-même à qui nous devons nos mérites ou nos

démérites. Est-ce à la nature, ou à l'éducation ? On leur attribue trop à toutes les deux. La nature a déposé d'avance, dans tous les hommes, les principes invisibles de la sensibilité et de la raison ; l'éducation les a plus ou moins développés : la première est une mère qui a donné à tous ses enfans un patrimoine ; la seconde, une tutrice qui a essayé de mettre ce patrimoine en valeur. Mais attendons le moment de l'émancipation, le moment où l'homme entre en possession de lui-même ; c'est alors seulement que sa vie morale commence, et c'est dès lors que M. de Beauvau prépara non ce qu'il devoit un jour devenir, mais ce qu'il devoit valoir.

Trois qualités que rarement on a réunies à un si haut point, la sensibilité, l'émulation, la modestie le mirent dans le chemin de toutes les vertus. La sensibilité le portoit à faire tout le bien qu'il pouvoit, l'émulation le pressoit de faire du mieux qu'il pourroit, et la modestie lui persuadoit qu'il n'avoit jamais assez bien fait. De là, cette observation continuelle de son intérieur, cette censure de lui-même qui se tournoit en exhortation secrète vers tout ce qui lui paroissoit honnête et utile ; mais ce qui a le plus caractérisé M. de Beauvau, ce sont ces notions de justice intérieure, étrangères à tant

de gens qui en parlent, et qui, chez lui à chaque instant, plus éclaircies par une pratique soutenue, lui montraient la justice aussi belle qu'elle est nécessaire; elle fut pour lui une divinité dont son cœur étoit le temple, et qu'il servit, non par intérêt, non pas même par devoir, mais par une vraie passion. Ce n'est qu'après l'avoir long-temps étudiée, long-temps exercée contre soi-même, qu'on parvient à connoître ces délices cachés pour le commun des hommes, car la justice est une science qui n'est bien enseignée que par la vertu.

Je voudrois dire ces choses d'après moi, je les dis d'après lui; je montre ce que j'ai vu, et un exemple entre mille prouvera plus que tous mes éloges.

Je suivois M. de Beauvau dans une reconnaissance qu'il faisoit sur les côtes du Languedoc, dont il venoit de tenir les états; les lumières que je lui voyois recueillir à chaque pas, montraient évidemment celles qu'il avoit acquises, et chacune de ses questions annonçoit un homme qui sauroit juger de la réponse. Pendant qu'il observe tout, qu'il pourvoit à tout, donnant des ordres, recevant des mémoires, écoutant des rapports, prenant des notes, nous entrons dans Aigues-Mortes, et nous allons descendre

de cheval au pied de la tour de Constance ; nous trouvons à l'entrée un concierge empressé, qui, après nous avoir conduits par des escaliers obscurs et tortueux, nous ouvre à grand bruit une effroyable porte sur laquelle on croyoit lire l'inscription du Dante. . . . Les couleurs me manquent pour peindre l'horreur d'un aspect auquel nos regards étoient alors si peu accoutumés ; tableau hideux et touchant à la fois où le dégoût ajoutoit encore à l'intérêt ! nous voyons une grande salle privée d'air et de jour ; quatorze femmes y languissoient dans la misère , l'infection et les larmes ; le commandant eût peine à contenir son émotion, et pour la première fois ces infortunées apperçurent la compassion sur un visage ; je les vois encore à cette apparition subite tomber toutes à la fois à ses pieds, les inonder de pleurs, essayer des paroles, ne trouver que des sanglots, puis, enhardies par nos consolations, raconter toutes ensemble leurs communes douleurs. Hélas ! tout leur crime étoit d'avoir été élevées dans la même religion qu'Henri IV. La plus jeune de ces martyres étoit âgée de cinquante ans, elle en avoit huit lorsqu'on l'avoit arrêtée allant au prêché avec sa mère, et la punition duroit encore. Vous êtes libres, leur dit d'une voix forte, mais altérée,

celui à qui, dans un pareil moment, j'étois fier d'appartenir; mais comme la plupart d'entre elles étoient sans ressource, sans expérience, sans famille peut-être, et que ces pauvres captives étonnées de la liberté, comme des yeux opérés de la cataracte pourroient l'être du jour, risquoient d'être exposées à un autre genre d'infortune, leur libérateur, ému d'une nouvelle compassion, fit sur le champ pourvoir à leurs besoins.

Dirai-je le reste? M. de Beauvau avoit obtenu, comme une grâce singulière, avant que de quitter Versailles, la permission de délivrer trois ou quatre de ces victimes; il en délivre quatorze, crime énorme, selon certaines jurisprudences: et voici le compte qu'il en rend au ministre. « La justice et l'humanité parlant également en faveur de ces infortunées, je ne me suis pas permis de choisir entre elles; et, après leur sortie de la tour, je l'ai fait fermer dans l'espérance qu'elle ne s'ouvrira plus pour une semblable cause ». Le ministre blâma cette conduite qu'il traitoit d'abus de confiance, et enjoignit au commandant de réparer sur le champ le bien qu'il venoit de faire, faute de quoi, il ne lui répondoit pas de la conservation de sa place. La réponse du commandant fut que

le roi étoit le maître de lui ôter le commandement que sa majesté avoit bien voulu lui confier, mais non de l'empêcher d'en remplir les devoirs selon sa conscience et son honneur. Les choses en restèrent-là..... Conscience et honneur ! que ces mots sont puissans dans une bouche qui a droit de les prononcer ! L'une est une connoissance lumineuse de tous ses devoirs, l'autre est le besoin impérieux de les remplir. La conscience est la loi vivante, et l'honneur est à cette loi ce que la piété est à la religion.

Ce n'étoit point assez, comme on le voit, pour M. de Beauvau, des douces impulsions de son âme sensible ; il appeloit aussi sa raison à son aide, et toutes deux d'accord tendoient au même but, l'une en cherchant le chemin de la perfection, l'autre en le montrant. Cependant cette défiance salutaire de lui-même, dont les éloges et les succès n'avoient pu le corriger, le portoit à ne pas s'en tenir à ses propres lumières, et c'étoit dans les belles-lettres qu'il en cherchoit tous les jours de nouvelles, sachant bien qu'elles renferment sous leur brillante enveloppe, non-seulement l'esprit, mais la raison de tous les hommes, et qu'elles offrent, à qui sait les consulter, les exemples des sages et

les conseils des siècles. Ne croyons pas en effet qu'elles tirent toutes leurs richesses des trésors de l'imagination, elles puisent aussi dans le cœur, et savent y porter leurs lumières ; en vain répéteroit-on cent fois qu'elles ne nous rendent pas meilleurs ; nous ne savons heureusement pas ce que nous serions sans elles : toujours est-il vrai que, sans affecter aucune autorité, sans se prévaloir d'aucune mission, toutes nos erreurs, elles nous les montrent ; toutes nos fautes, elles nous les reprochent ; toutes les vérités, elles nous les disent ; toutes les vertus, elles nous y exhortent ; toujours est-il vrai qu'elles éclaircissent l'esprit, qu'elles épurent les sentimens, et qu'à force de nous présenter dans tout son jour ce qui est bon et ce qui est beau, elles contribuent à l'amélioration de ceux qui les connoissent, à la perfection de ceux qui les cultivent, et par là au bonheur de ceux mêmes qui les ignorent.

Ce n'est pas dans cette assemblée, qu'il pourroit s'élever des réclamations contre des vérités dont je ne vois que des témoins ou des preuves. Qu'on objecte ailleurs qu'on a quelquefois abusé des lettres ; c'est le crime de quelques écrivains, non celui des lettres. Les abus ne prouvent point contre les choses, mais contre les hommes.

Je ne crains point de le dire à l'honneur de
ceux

ceux qui ont bien voulu me compter dans leur nombre, cette sagesse de jugement, cette droiture éclairée, cette justice ingénieuse qui distinguoient particulièrement M. de Beauvau, et qui donnoient, en quelque façon, le fini à son mérite, il en est en grande partie redevable au commerce des hommes de lettres. Ce fut à leur amitié, mais à leur amitié méritée, à leur amitié éclairée, qu'il dut une satisfaction bien douce au moment où ils lui ouvrirent les portes de l'Académie française. Je ne sais si, dans le temps, l'envie ou l'ignorance osèrent attribuer ce choix à une pure complaisance de l'Académie pour un homme que ses places approchoient de la personne du monarque; mais, pour peu qu'il y ait encore ici quelqu'un à détromper, je m'en reposerai sur un homme célèbre que nous avons tous connu, que nous connoissons aujourd'hui mieux que jamais, M. Marmontel, et je lirai quelques lignes d'une lettre touchante qu'il écrivoit à M^{me}. de Beauvau à l'époque où elle a perdu le bonheur de sa vie.

« Oui, Madame la maréchale, nous pleurons
» avec vous celui dont la seule présence recom-
» mandoit dans nos assemblées la décence, l'u-
» nion, la modération, l'amour de l'ordre et du
» travail. Je ne parle point des lumières qu'un

» goût sévère et pur , un sentiment exquis des
» convenances du langage répandoient habituel-
» lement sur nos travaux ; le moindre mérite de
» M. de Beauvau , même aux yeux de l'Acadé-
» mie , fut d'être un excellent académicien ».

En effet , Messieurs , nous l'avons vu porter dans la discussion , cette clarté qui la fait finir , et dans la critique , cette aménité qui la fait passer ; nous avons reconnu en lui , ainsi que M. Marmontel , ce bon goût , plus pur souvent dans l'homme éclairé qui se borne à lire , que dans l'écrivain de profession , parce que l'un n'est que juge , et que l'autre est juge et partie. Nous avons été frappés , en l'écoutant , de ce bon ton que le bon goût lui-même se plaît à consulter , mais qui se dérobe à toute recherche ; l'un est le législateur invisible de la littérature , l'autre de la conversation ; personne , je crois , ne fut jamais plus fidèle à l'un et à l'autre que M. de Beauvau ; et , après avoir montré hors de l'Académie tout le fruit qu'un homme du monde peut retirer de la société des gens de lettres , il a fait voir dans nos assemblées que les gens de lettres peuvent aussi trouver quelque avantage dans leur liaison avec les gens du monde.

M. de Beauvau s'est distingué surtout par

un zèle soutenu pour l'objet dont l'Académie française étoit spécialement chargée, et auquel l'auteur de notre nouvelle existence imprime en ce moment une nouvelle activité; je veux parler de ce dictionnaire toujours critiqué, toujours consulté; toujours fait, toujours à refaire; destiné à devenir le tableau fidèle et complet de la langue française, si on ne la voyoit changer à mesure qu'on croit la saisir. Nous ne savons que trop combien l'homme qui essaie de retenir est foible contre le temps qui entraîne; mais ici n'est-ce donc rien que de déterminer le vrai sens des mots, d'indiquer leurs diverses acceptions, d'éclaircir les doutes, de réformer les erreurs, de consacrer les bons usages, de proscrire les abus, de souscrire, puisqu'il le faut, à quelques novations, mais d'en prévenir, s'il se peut, de nouvelles, bien sûrs que ceux qui changent la langue ne sont pas ceux qui la savent? Au reste, ce n'est pas pour nous que nous travaillons, c'est pour que les chefs-d'œuvres, qui ont enseigné notre langue à tout l'univers l'enseignent à tous les siècles; c'est pour que les Racine, les Boileau, les Massillon, les Bossuet, les Fénelon, les Montesquieu, les Buffon, les Rousseau, les Helvétius, les Voltaire, et ceux qui les vaudront,

ne deviennent point des Gaulois ; pour que leur langue , s'il se peut , soit celle de toutes les générations qui les liront , et que dans leur pays du moins ils n'aient pas besoin de traducteurs. Nous n'avons en vue que la gloire de nos maîtres et l'instruction de nos neveux..... Voilà ce qui excitoit le zèle de M. de Beauvau , voilà ce qui motivoit cette exactitude à nos séances , plus louée alors qu'imitée , et qui nous a plus aidés qu'on ne le pensoit à notre tâche académique. J'ose donc en appeler ici au petit nombre de ses confrères qui , avec moi , lui ont survécu ; répondez ; si votre choix n'a pas été le prix de ses travaux , son travail , au moins , n'a-t-il pas justifié votre choix ?

J'ai raconté sa vie , j'ai peint son âme , et , si j'ai pu attirer sur lui une partie de l'intérêt qu'il a mérité , il me semble que ceux d'entre vous qui n'ont connu M. de Beauvau que par ce que j'en ai dit , auroient une question à me faire..... A-t-il été heureux ? on pourroit aussi-bien en douter que le croire ; car les avantages les plus désirés , le rang , les dignités , le pouvoir , la richesse ne font pas plus au bonheur que la parure à la santé. La fortune , j'en conviens , ne lui a pas été absolument contraire , mais elle l'a moins secondé que quelques-uns

de ses égaux ; qui sait cependant si cette même fortune, en favorisant moins M. de Beauvau, ne l'auroit pas mieux servi, puisqu'elle l'a laissé montrer ce qu'il pouvoit être sans elle ; il auroit pu avoir plus de faveur, plus d'éclat, plus de succès, mais non plus de vertus.....; celui dont chaque instant a été marqué par un devoir rempli, par une belle ou une bonne action, par un sentiment délicat, par une noble pensée ; celui qui a constamment fait le bien, et voulu le mieux, qui s'est toujours plus occupé de sa perfection que de son élévation, qui a repoussé loin de lui l'orgueil comme une bassesse, l'affectation comme une vile imposture, et qui a laissé l'envie à ses rivaux ; celui qui, dans chaque position, auroit été digne de plus et content de moins, et qui, toujours le même au milieu des changemens, a trouvé dans son âme de quoi niveler les inégalités de la vie, celui-là, dis-je, n'a-t-il pas été heureux du bonheur le plus vrai, de cette félicité qui se cache dans l'âme du sage, et qui trompe l'œil de l'envieux.

Pénétrons à présent dans son intérieur, vous verrez l'homme d'ordre, l'homme instruit, l'homme actif, l'homme aimable, qui, avare seulement de son temps, le partage entre ses affaires, ou plutôt celles des autres, ses livres

et ses amis; qui, soigneux de plaire aux personnes qu'il rassemble, aime à voir régner chez lui une abondance honorable, une sage magnificence, une liberté décente, et tout ce que le bon goût peut offrir d'agrémens, et tout ce que la sagesse permet de plaisirs. On ne l'y voyoit paroître que par intervalles, avec cette dignité prévenante qui attiroit et captivoit toutes les attentions, avec je ne sais quelle gravité douce qui se prêtoit à la gaieté, qui s'en amusoit, qui l'encourageoit, et qui, en même temps, sans qu'on s'en apperçut, lui marquoit ses bornes; il portoit, dans la conversation, une simplicité élégante, des observations fines, des plaisanteries délicates, et le talent de bien écouter, qui ne se rencontre pas toujours avec le talent de bien dire; ses manières étoient nobles et franches comme lui, et l'on y admiroit en même temps cet art, j'ai presque dit ce bonheur, de contenter tout le monde par des égards ingénieux, par une politesse agréable, dont, mieux que personne, il connoissoit les nuances, et même les finesses; mais que, par cet esprit de justice qui ne l'a jamais abandonné, il mesuroit plutôt sur le mérite que sur le rang.

Cependant, après avoir quitté, avec une

sorte de plaisir, la retraite pour la société, il revenoit à la retraite avec plus de plaisir encore, et c'est-là qu'il passoit les plus douces heures de ses dernières années, entre sa fille, sa sœur et son ami (1). . . . Cette fille, après avoir embelli des charmes de son sexe l'image de la jeunesse de son père, lui montrait l'empreinte vivante de sa raison, de son esprit, de sa bonté, et souvent elle trompa la modestie de M. de Beauvau, en l'obligeant, à son insçu, de s'applaudir lui-même dans sa ressemblance.

Oserai-je parler ici d'une sœur consacrée au ciel dès son enfance, qui, après avoir longtemps caché un esprit juste et une raison aimable dans l'ombre du cloître, s'est vue forcée de chercher un asile chez le plus aimé des frères, et d'y laisser entrevoir au monde un mérite étonné d'être apperçu.

Je n'oublierai pas non plus M. de Saint-Lambert, dont les talens admirés de M. de Beauvau dès sa jeunesse, étoient joints à des qualités qui les attachèrent l'un à l'autre pour la vie. Unis de bonne heure par des liens que

(1) M^{me}. de Poix, M^{me}. l'abbesse de Saint-Antoine, M. de Saint-Lambert.

rien n'a relâchés , que la mort seule pouvoit rompre, ils ont offert, pendant cinquante ans, un exemple trop rare de ces longues amitiés qui font à la fois deux éloges.

Si donc la fortune avoit paru quelquefois traiter M. de Beauvau avec trop d'indifférence, voilà des dédommagemens qui pouvoient lui suffire. Mais une puissance plus clairvoyante sans doute lui avoit dès long-temps décerné un prix digne seulement du plus digne, je veux parler de cette compagne, autrefois si heureuse, aujourd'hui si touchante, à qui il étoit réservé d'embellir, d'éclairer, d'adoucir, d'applanir la dernière et la plus pénible moitié de la carrière de son époux. Il l'aima, et il l'aima plus que s'il eût été moins sage. Dès lors, plus un moment de vide dans la vie de M. de Beauvau, plus une pensée qui ne rencontrât la pensée qui lui répondoit, plus un sentiment qui ne trouvât le sentiment qu'il cherchoit. Leurs âmes étoient inséparables, et c'est dans cet accord parfait que se sont écoulés même les jours de sa vieillesse, entre des soins et des consolations près desquels le reste du bonheur n'est rien.

Je laisserai retomber sur elle ce voile de modestie et de douleur qu'un mouvement plus fort
que

que moi m'avoit commandé de soulever. Je crois avoir assez prouvé que celui dont je viens de vous entretenir a été plus heureux qu'il n'auroit osé le désirer. Il a souffert sans doute ; eh ! qui ne souffroit point alors ? Il a languï , il a fini ; mais cet esprit toujours lumineux , cette âme toujours grande , cette humeur toujours égale , ce caractère toujours bon ne se sont pas démentis un instant. Pensée consolante , au milieu des idées tristes dont elle est environnée ! Un homme chargé d'ans et de mérites , qui achève ainsi le stade de la vie , offre à l'esprit qui le contemple une preuve comme visible d'une âme immortelle. Semblable à un astre bienfaiteur , il éclairoit , il échauffoit encore à son couchant. Nos regards avides de sa lumière ont essayé de le suivre au delà de l'horison et quand il a disparu ... on est sûr du moins qu'il n'est pas éteint.

F I N.